



Gustave Charlier, Georges Duhamel, André Maurois, Jules Romains et l'Amérique (1920-1940)¹

COMMUNICATION DE DANIEL DROIXHE
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 JUIN 2022

N'incitez pas les mots à faire une politique de masse.
Le fond de cet océan dérisoire est pavé des cristaux
de notre sang.

Depuis l'opération des totalitarismes nous ne
sommes plus liés à notre moi personnel mais à un
moi collectif assassin, assassiné. Le profit de la mort
condamne à vivre sans l'imaginaire, hors l'espace
tactile, dans des mélanges avilissants.

– René Char, *Faire du chemin avec...*²

Né à Huy en 1885, Gustave Charlier fut un maître de l'enseignement de l'histoire de la littérature française à l'Université Libre de Bruxelles. Élu membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique en 1921, il demeura attaché à l'institution jusqu'à sa mort en 1959.

Gustave Charlier embarqua fin mai 1927 pour les États-Unis afin de donner des cours à l'Université de Stanford³. Il effectuera un second séjour de deux mois dans le

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/DuRnvVxaR4w>

² Dans *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*, 1979 (*Éloge d'une soupçonnée précédé d'autres poèmes, 1973-1987*, Paris, Gallimard, 1989, p. 14).

³ Je remercie Madame Julie Jagerova, du Service des Archives, du Patrimoine et de la Réserve précieuse de l'ULB, ainsi que Madame Catherine Postal et Monsieur Thierry Crucifix, des Amis de Georges Duhamel. Mes remerciements vont à Hubert Hedebow et à Roger Roland pour les échanges suscités

Nouveau Monde en 1938. Il consigna les observations que lui inspirèrent ces deux voyages dans un volume intitulé *Vues d'Amérique*, publié à la Renaissance du Livre en 1939. J'en livre ici un bref parcours, tout personnel⁴.

DES BUILDINGS

C'est peu de dire que Charlier fut impressionné par la vision de New York. « Certes, au voyageur qui le découvre de la baie, le *sea front* de New York déroule un spectacle inoubliable d'architectures titaniques⁵. » « Dans la pochette de grossières cartes-vues que l'on vend à la pointe de Manhattan, au touriste frais débarqué, plus des deux tiers évoquent, sur fond de ciel bleu de Prusse, des *buildings* sépia » : « nos amis les Yankees » ne sont pas peu fiers « de leurs hautes bâtisses » et « ne se sont point lassés de les vanter ni de les reproduire par l'image ». « Et toute ville de cent mille âmes qui inaugure son premier bâtiment de plus de quinze étages a le sentiment profond de sentir une étape décisive sur le chemin de sa grandeur future. »

Cependant, note Charlier, « ces monstres de béton et d'acier (...) ne sont point, comme on dit à Paris, 'bourgeoisement habités'. Quelques grands hôtels mis à part, ils ne recèlent guère entre leurs flancs vertigineux que des administrations, d'innombrables *offices* de tout ordre et des locaux de clubs et de restaurants ».

La découverte de ce qu'on nomme l'Amérique – en assimilant une nation et un continent – inspire un autre sentiment à Georges Duhamel. Celui-ci publie en 1930, avant la *Chronique des Pasquier*, un récit de voyage aux U.S.A. intitulé *Scènes de la vie future*. L'édition de 1934 comporte des illustrations de Guy Dollian. Celle qui ouvre le chapitre intitulé « Paysages ou l'impuissance du peintre », consacré à Chicago, suggère déjà l'impression que lui inspire la ville⁶.

« Le building monte », écrit Duhamel. « Si simple que soient ses lignes, il est souvent défiguré par les enseignes flambantes qui le couvrent ou le couronnent, par les caractères graphiques, qui restent des parasites dans l'architecture moderne. Le

par cette communication. Muriel Collart en a revu le texte. Je remercie mon épouse Alice pour son soutien.

⁴ G. Charlier, *Vues d'Amérique*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1939.

⁵ Charlier, *op. cit.*, p. 48-49.

⁶ G. Duhamel, *Scènes de la vie future. 30 bois originaux de Guy Dollian*, Paris, Arthème Fayard et Cie Éditeurs, 1934, p. 52 sv. Voir B. Galloux-Fournier, « Un regard sur l'Amérique : voyageurs français aux États-Unis (1919-1939) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 37/2, 1990, p. 308-323 : https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1990_num_37_2_1547.

building monte ! Il va vivre : vingt puits d'ascenseurs le perforent de bout en bout. Il est parcouru par les organes de la lumière, de la force, de la chaleur, du froid, du téléphone, par les conduites d'eau, de gaz, par les gaines d'aération, les gaines de la correspondance, du linge sale, des balayures. Il abrite la population d'une sous-préfecture française. Et tout cela parle, mange, travaille, gagne de l'argent, joue à la Bourse, fume, boit de l'alcool en cachette, fait des rêves, fait l'amour. » J'interromps ici ma lecture de Duhamel : pour un peu, on se croirait dans les *Mythologies* de Barthes.

Duhamel touche au plus vif de la civilisation américaine quand il l'inscrit dans la mesure du temps. Car le consumérisme effréné affecte tout ici et gangrène la notion même de progrès. « Le building vit », mais « de la vie des choses mortelles ». « Il est construit pour trente ans, moins peut-être. Les mêmes hommes qui l'ont bâti vont le démolir demain, puis édifier à la place autre chose de plus grand, de plus compliqué. Toutes les idées qui l'animent sentent la mode et la mort. » Une autre image se surimpose à celle de la ville : celle du cimetière de voitures, au chapitre intitulé « Automobile ou les lois de la jungle⁷ ».

LA JEUNESSE ET L'ENSEIGNEMENT

Charlier écrit : « On me demande souvent : 'Qu'admirez-vous le plus aux États-Unis ?' Et je réponds : 'Votre jeunesse'. Ce qui ne manque jamais de surprendre. Car, ici, comme chez nous, la génération nouvelle n'a pas une très bonne presse. On lui reproche son scepticisme et sa soif de jouissance⁸. » Les Américains dénoncent « son manque absolu de principes et la dissipation de sa conduite ». Mais Charlier annonce : « Rien de tout cela ne m'empêche pourtant de préférer cette jeunesse américaine à celle d'Europe que je connais. »

Sa « gaieté bruyante » donne « une telle impression de santé ! » « Et quelle simplicité franche dans sa cordiale brusquerie ! À côté d'elle, que la nôtre paraît donc sèche et froide, et amère, et comme racornie ! » : une « jeunesse de petits vieux, glacés, impertinents et blasés ». Charlier, on l'a dit, est venu aux U.S.A. pour donner des cours à Stanford. Il se dit touché par « la confiance un peu naïve, l'attachement

⁷ Duhamel, *op. cit.*, p. 45 sv.

⁸ Charlier, *op. cit.*, p. 55 sv.

amical » que la jeunesse américaine « témoigne au maître qui la comprend ». Son « ardeur au travail » – du moins chez certains étudiants – est époustouflante.

Ceci donne à Charlier l'occasion d'une observation peu aimable concernant son expérience bruxelloise. Il raconte, à propos de celle qu'il est en train de vivre : « Je n'avais pas commencé mes cours de huit jours qu'une délégation d'étudiants venait me demander... de les faire travailler davantage. Ai-je besoin d'ajouter que, dans le Vieux Monde, il ne m'était jamais arrivé de recevoir pareille enquête. »

Le contraste avec le Vieux Monde n'est pas seulement moral mais environnemental. Dans le chapitre intitulé « L'université aux champs », Charlier fait part de son émerveillement quand il découvre le site de Palo Alto⁹. « Une université se présente, le plus souvent en Europe, comme un imposant ensemble architectural au milieu d'une agglomération urbaine. En Amérique, c'est exceptionnel. Même quand les institutions de haut enseignement s'y trouvent enclavées dans les grandes villes, elles y longent d'ordinaire la périphérie, fort loin du centre des affaires. » C'est le cas à New York et à Chicago. Ailleurs, comme à Princeton, l'université est installée « dans un petit bourg qu'elle domine ». « Aussi bien, quand le sénateur Stanford eut conçu le plan de son université, ne songea-t-il pas un seul instant à l'installer à San-Francisco », mais l'établit-il « en pleine vallée de Santa-Clara » : dans « une propriété de campagne, une ferme et un ranch, où il se livrait, à ses moments perdus, à l'élevage de chevaux de course ».

« L'endroit est idyllique. » « Par une réussite singulière, l'installation de l'université n'a en rien dégradé ce cadre naturel d'une exceptionnelle beauté. » Les bâtiments respectent « les caractéristiques qui étaient celles des anciennes missions espagnoles ». Ils sont construits « en une pierre de sable, dont l'ocre clair se marie de la plus heureuse façon avec le rose des tuiles et le bleu du ciel ». Aux pelouses « sautillent moineaux et merles », tandis que « trottaient à pas menus des cailles familières ». Bref, « l'ensemble est une joie pour les yeux ».

L'étude ne manque pas de s'en ressentir. « La vie en commun des maîtres et des élèves dans ce campus, où l'on se coudoie, jette ici, dans les relations universitaires, une note de cordialité, et presque d'intimité, dont nous n'avons guère d'idée en Europe. » Tous font partie « d'une même communauté, et comme d'une famille académique ».

⁹ Charlier, *op. cit.*, 95 sv.

Un autre voyageur européen aux États-Unis rapporte de son expérience universitaire un autre témoignage. L'écrivain André Maurois voyage aussi outre-Atlantique en 1939 et en fait l'objet du livre intitulé *États-Unis 39*¹⁰. Il rencontre le président de l'université de Chicago, « Robert H... », c'est-à-dire Robert Hutchins (1899-1977). « Cultivé, combatif, éloquent, Robert H... est l'un des espoirs de l'Amérique intelligente. À trente-deux ans, il était président de cette grande Université. Roosevelt a pensé à lui, disent les journaux, pour les emplois les plus hauts et même pour la Cour Suprême. Mais il aime son poste et son métier. »

Son expérience le rend pessimiste. D'abord, l'examen d'entrée à l'université de Chicago a révélé le manque de culture des candidats. Il leur a soumis « un poème très simple à mettre en prose » : « 70 % des étudiants ne comprenaient pas, à la lettre, la langue anglaise ». On saura que ce genre de handicap avait décidé les autorités de l'Université Libre de Bruxelles, dans les années 1970, à l'instigation de Hervé Hasquin, de créer des « Cours de perfectionnement en langue française » destinés à l'ensemble des étudiants¹¹. Robert Hutchins concluait sur ce point, à l'adresse de Charlier : « Il faut réformer complètement les *High Schools* et exiger qu'elles enseignent à leurs élèves à peu près ce que sait, chez vous, un candidat au baccalauréat. »

Le président de l'université de Chicago déplore aussi – mais peut-être est-ce *pro domo* – la disparité des universités. Dans trop d'entre elles, « les langues anciennes ne sont pas obligatoires, ni la philosophie ». « Un élève compose soi-même son programme, et le choix qui lui est offert est aussi varié qu'absurde. » Les étudiants choisissent « les cours qui les amusent, ou qui sont liés aux soucis de notre temps », tels que les livrent la presse, « alors que le caractère essentiel d'une bonne éducation serait d'être inactuelle ». Ici, c'est un enseignement sur les affaires européennes, qui a du succès. « Ailleurs, un cours sur le mariage et la sexualité attire un grand nombre d'auditeurs. »

Maurois observe ailleurs à quel point les jeunes Américaines sont réduites à s'imposer un parcours d'attractivité physique pour « conquérir un mari », en raison

¹⁰ A. Maurois, *États-Unis 39*, Paris, Les Éditions de France, 1939, p. 152 sv.

¹¹ D. Droixhe, J. Lemaire, A. Nysenholc, *Cours de perfectionnement en langue française et d'initiation aux techniques universitaires : fascicule d'exercices*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1983, 2^e éd., KBR, BB BD 29.606/1261.

de la fragilité de leur statut légal et des règles en matière de succession¹². « L'Américaine s'équipe tous les jours pour la guerre des sexes... Elle passe une grande partie de sa vie dans les *Beauty Parlours*... La vendeuse, la manucure, la sténographe sacrifient leur déjeuner pour se payer un massage facial ou une 'permanente'¹³... » Elles sont pressées, pour ne pas compromettre les « chances de bonheur », d'employer tel dentifrice qui évitera la *halitosis*, la « mauvaise haleine », d'acheter des *streamline underwear*, des « sous-vêtements aéro-dynamiques », ou d'adopter *a perfect complexion*, « un teint parfait », qui constituera pour elles le meilleur *self-starter*, qui assurera le « démarrage » approprié dans la course au mariage réussi. « C'est une véritable technique du charme qu'on enseigne aux jeunes filles américaines » – et dont les visées pratiques se répercutent dans le programme des universités.

Même celles qui se situent à un niveau élevé se donnent davantage comme objectif le savoir scientifique ou technique, plutôt que celui d'une véritable formation, selon Robert Hutchins. On doit considérer les étudiants en se pénétrant du principe que « l'information n'est pas la culture ». « On leur enseigne assez bien les sciences physiques, chimiques et biologiques, oui, mais si la science nous donne le moyen de contraindre la nature à faire ce que nous voulons, elle ne nous dit pas ce que nous *devons* vouloir. Ce n'est pas en étudiant les chromosomes que nous pouvons acquérir des idées morales ou sociales. » On ajouterait volontiers, aujourd'hui : ce n'est pas en étudiant l'atome qu'on développera nécessairement un humanisme respectueux des droits des peuples et de la paix dans le monde.

Quand Maurois demande à Hutchins pourquoi les universités américaines ne s'inspirent pas « de ces idées excellentes », son interlocuteur répond que les premières dépendent trop de « riches bienfaiteurs » auxquels elles doivent plaire en faisant valoir de « nombreux étudiants ». Or, beaucoup d'entre eux « cherchent avant tout des études faciles, la certitude d'un diplôme, un programme divertissant, une vie athlétique et sociale, et une expérience pratique qui leur permette, dès la sortie de l'université, de trouver une place bien payée ». Les propositions de réforme se heurtent à la même réponse : « *It would spoil our enrolment...* ». Le succès d'une

¹² Maurois, *op. cit.*, p. 36 sv.

¹³ Le terme *permanente* dans le sens de « technique de coiffure », par substantivation de l'adjectif, est supposé dater de 1931 (*Trésor de la langue française informatisé*, 1971-1994).

université et sa prospérité sont liés au nombre d'inscriptions. L'université belge connaîtra aussi cette philosophie de l'enseignement, qui s'inscrit dans celle, plus générale, de l'escalade du pouvoir et du profit. Celle-ci n'est pas sans rapport avec le tourbillon suggéré par la démesure des buildings que décrit Duhamel. Ou avec la *Descente dans le Maelstrom*.

À quel point la performance technologique et la supériorité technique en général peuvent à leur tour heurter la préoccupation d'une société humaniste, au-delà de l'éducation : tel sera un des points abordés dans ce qui suit. Pour l'instant, il faut en venir sans plus tarder à l'idée centrale des *Scènes de la vie future* de Duhamel.

UNE QUESTION DE CIVILISATION

Duhamel introduit l'ouvrage en écrivant : « Entre tous les soins qui se partagent les hommes de mon temps, il n'en est pas de plus impérieux que celui de reprendre et de châtier sans cesse notre idée de civilisation¹⁴. » Duhamel se réfère d'abord au philologue Ernst-Robert Curtius, qui se rendra célèbre en publiant en 1948 *La littérature européenne et le Moyen Âge latin* pour montrer qu'on ne peut bien comprendre les variétés de cette littérature, depuis la Renaissance, sans tenir compte de leurs relations avec la rhétorique médiévale en latin. Pour Curtius, l'idée de civilisation et celle de nation, en France, coïncideraient entièrement. Ainsi, résume Duhamel, « l'effort le plus généreux et le plus libéral accompli chez nous, depuis la guerre, en cet ordre de pensées, est celui des hommes qui visent à dégager de l'idéologie nationale notre concept de civilisation afin de l'étendre au moins à l'Europe ». Mais Duhamel n'est pas d'accord.

Dès avant la première guerre mondiale, Duhamel avait vécu, « dans les hôpitaux et les laboratoires, en société d'hommes pour qui la civilisation représentait un patrimoine pas seulement européen, mais quasiment mondial ». Vingt fois par jour se présentaient les occasions de « s'évader d'une doctrine trop exclusive ». « C'est à quoi je songeais, comme nombre mes camarades, en voyant le chirurgien, pendant une seule opération, faire appel et rendre hommage au génie de vingt peuples divers. J'y songeais en admirant que le biologiste ne pût affirmer un pas sans prendre à témoins ses pairs du Japon, de l'Europe et des Amériques. »

¹⁴ Duhamel, *op. cit.*, p. 7 sv.

Bref, « l'idée de civilisation universelle (...) connut une ère de grande plénitude, un bonheur presque insolent ». Celui-ci se reflétait en France dans la littérature, qu'il « enivrait » dans « un chant de louange à la civilisation rédemptrice » : étalant « un aveuglement et une crédulité que l'on pardonnerait mal, de nos jours, au plus pressé des folliculaires ». « L'idée d'une civilisation universelle, totale, à la fois éthique et scientifique, supposant un progrès en même temps spirituel et temporel, était donc à l'apogée de sa fortune quand elle fut assaillie par la guerre. »

Un divorce capital s'ensuivit, « entre le concept d'une civilisation essentiellement morale, propre, selon Guillaume de Humboldt, à 'rendre les peuples plus humains', et l'idée d'une autre civilisation, mécanique avant tout, et que l'on pourrait appeler civilisation baconienne, puisqu'elle repose tout entière sur les applications de la méthode inductive » (référence au *Novum organon* de Francis Bacon, paru en 1620, qui annonçait les promesses du développement scientifique et technique par la stricte application d'une méthode expérimentale et sceptique).

« Ce serait vraiment triste », dit Curtius, « si le téléphone, la T.S.F. et le cinéma devaient menacer les centres vitaux de la culture ». Mais le peuvent-ils vraiment, demande Duhamel, si on considère les forces en présence dans le monde réel ? « Si l'on entreprend de marquer une séparation entre la civilisation matérielle ou mécanique, d'une part, et d'autre part, une civilisation dite morale ou véritable dans laquelle ne seraient agréés, en définitive, que les ouvrages, pensées ou doctrines impropres à trahir jamais les intérêts de l'homme, on est conduit promptement à constater que le contenu de cette civilisation morale se ramène à très peu de chose. »

De fait, ce contenu est si insaisissable, évanescent, que la civilisation se dévoile très loin d'être « impérissable, indestructible », à l'instar des civilisations, mortelles, selon la formule célèbre. L'inscrire dans les tables d'acier de l'avenir de l'humanité est une grossière erreur. « Le respect enthousiaste du mot avenir et de tout ce qu'il cache est à ranger parmi les plus naïves idéologies du XIX^e siècle. » « Nous verrons donc longtemps encore, dans les bourgs de province, la *Quincaillerie de l'Avenir* déployer son enseigne, non loin, sans doute de la *Teinturerie du Progrès*. »

C'est sous ce double étendard que s'avancent triomphalement les États-Unis. Nulle nation ne s'est davantage « adonnée aux excès de la civilisation matérielle », et celle-ci est « en train de conquérir le vieux monde ».

On se représente l'Amérique comme « un pays jeune en tous points » : une nation née à partir d'un « agrégat d'éléments humains, libres de tradition, de monuments, d'histoire et sans autres liens entre eux que ceux mêmes, redoutables, dont leur œuvre commune est en train de les gratifier ». « Au regard de la civilisation matérielle, le peuple américain est un peuple plus vieux que le nôtre, un peuple vieilli brusquement, peut-être, et sans maturation réelle, mais qui nous joue, dès aujourd'hui, bien des scènes de notre vie future. » « Tous les stigmates de cette civilisation dévorante, nous pourrions, avant vingt ans, les découvrir sur les membres de l'Europe. »

DE LA DÉMOCRATIE AMÉRICAINE

Le « respect enthousiaste » d'un avenir de progrès unissant le Vieux et le Nouveau Monde, Gustave Charlier le partage pleinement par sa confiance en la démocratie américaine. Car celle-ci garantit la perspective d'une expansion inimaginable jusqu'alors. Voyez l'Europe : « Des pays où s'entassent des existences étroites. » De l'autre côté de l'Atlantique : l'image d'une « vie large, facile, toute feutrée par un confort matériel d'une perfection sans exemple ». L'Amérique : l'immensité des possibles. Voyez la Californie : « treize fois l'étendue de la Belgique » et « il y a place ici pour tous au festin des joies terrestres¹⁵ ».

C'est qu'une sorte de « mystère » transcende le clivage social qui taraude le Vieux Monde et la population « qui grouille dans l'occident européen ». « À qui me demanderait », avance Charlier, « la meilleure définition des États-Unis, je proposerais volontiers celles-ci » : « Un pays où la pauvreté est un article d'importation ». Et d'ajouter : « De fait, en dehors des récents immigrés, parqués dans les quartiers sombres des grandes villes, ce sont partout les signes manifestes d'une solide aisance, sinon de la richesse. »

Ainsi, le système institutionnel, politique et social américain accomplit ce dont ont rêvé les Lumières – que Charlier a tant étudiées – et la Révolution française. « Bartholdi s'est trompé : ce n'est pas la Liberté avec son flambeau qu'il devait ériger en face de Manhattan, mais bien plutôt l'Égalité avec son triangle » – et le triangle de la fraternelle maçonnerie. « Au fond de toute conscience américaine, il y a cette

¹⁵ Charlier, *op. cit.*, p. 16-19.

conviction primordiale qu'un homme en vaut un autre. À lui de tenter sa chance. Chacun en a une et même plusieurs. » Dès lors : « Pourquoi tendre le poing à celui qui a atteint le haut de l'échelle, quand il est si simple d'y grimper à son tour, selon ses forces ? »

Le « système » américain lui semble avoir réduit les discordances extrêmes que présente une étourdissante « bigarrure » ethnique ». « Dans les avenues de Manhattan comme dans les quartiers les plus populaires de Brooklyn, ce qui frappe l'œil avant tout, c'est l'énorme majorité de types israélites, italiens et levantins. À certains moments, n'étaient le ciel et la terre – et quelques nègres çà et là, – on pourrait se croire dans l'un ou l'autre port de la Méditerranée orientale. »

Inutile de s'attarder longuement au tableau de la « bigarrure ethnique » que présente à la même époque Paul Morand dans son ouvrage intitulé *New York*, paru en 1930. Philippe Sollers en a caractérisé comme il fallait les « passages hautement symptomatiques dès qu'il s'agit des Juifs ou des Noirs¹⁶ ». « De même que l'Affaire Dreyfus date la *Recherche du Temps perdu*, et *Bagatelles*, Céline ; de même les réflexions que l'on trouve ici, en 1930, prouveraient, s'il en était besoins, à quel point ce 'thème' est celui du XX^e siècle, au même titre, diront les historiens de l'avenir, que le nihilisme quotidien, l'homosexualité ou la drogue, sans parler, vers la fin, des greffes, du sida, de la procréation artificielle et de ses répercussions biologiques, éthiques et pathétiques. Rien ne sert de s'indigner, il faut rire à temps. »

Cependant, poursuit Gustave Charlier, « sur ces divergences infinies un puissant rouleau compresseur a passé ». « Mêmes faces et mêmes nuques rasées ; mêmes complets clairs, d'une correction inélégante et confortable ; même chapeaux de paille à rubans de couleurs hurlantes, qui chez nous ameuteraient les gamins et feraient crier à la chienlit. »

Jules Romains évoque dans des termes analogues une visite à Coney Island, dans sa *Visite aux Américains*, où il raconte des séjours effectués aux États-Unis en 1924 et 1936¹⁷. « Coney Island est, au-delà de Brooklyn, une banlieue vouée aux amusements populaires. Elle est installée à l'aise au bord de l'Océan. Elle comporte une plage très vaste, un plancher-promenade qui la domine, du même ordre d'ampleur ; plusieurs Luna-Parks ; une ou plusieurs fêtes foraines à demeure », etc.

¹⁶ P. Morand, *New York*, Préface de Ph. Sollers, Paris, Garnier Flammarion, 1988, p. 14.

¹⁷ J. Romains, *Visite aux Américains*, Paris, E. Flammarion, 1936, p. 60-61.

La foule qu'y croise Romains lui apparaît « joyeuse, bien vivante, naïve, sans brutalité ni grossièreté aucune ». « Elle est propre et gaîment habillée ; Elle ne sent pas mauvais. Elle ne hurle pas. Elle observe en toutes choses une discipline qui a l'air totalement spontanée. » Il ne trouve que le mot de « vulgarité » pour qualifier cette « brave foule », mais elle est « si cordiale », « si rassurante au fond pour l'avenir de notre espèce », que lui vient à l'esprit le nom de Walt Whitman. « Cette foule respirait, remuait, se dilatait, sainement, lourdement, sans méchanceté, comme, verset par verset, un poème de Whitman. » Il songe à un mot que le poète américain « aimait tant » : « Démocratie ». Whitman intitule en effet un de ses poèmes *Pour toi, ô démocratie*¹⁸. D'une manière qui n'est pas indifférente, il écrit : « Je ferai la plus splendide race sur laquelle le soleil ait brillé ». Et aussi : « Je planterai le compagnonnage aussi serré que des arbres le long de tous les fleuves / d'Amérique et des rivages des grands lacs et sur la surface entière des prairies. / Je rendrai inséparables les cités, leurs bras passés autour du cou l'une de l'autre. / Par l'affection des camarades. / Par la mâle affection des camarades. »

S'exprimant sur un terrain plus politique, Romains écrira aussi : « Derrière Roosevelt, sous son influence, les Démocrates sont devenus, plus qu'ils ne l'ont été jamais, un parti 'avancé'. Ils ont attaché leur nom, et leur cause, à une série de réformes sociales, économiques, financières, très hardies. » Il confiera en note, postérieurement : « Je désire ajouter seulement quelle joie m'a apportée l'élection triomphale de Roosevelt¹⁹. » Concluons provisoirement avec Charlier : « tout citoyen américain peut tout ambitionner, aspirer à tout ». Avec une légère modulation : « À condition toutefois d'avoir la peau blanche. »

LA CRISE, POURTANT...

Chez Charlier, l'émerveillement du premier voyage s'est cependant assombri au cours du second, une dizaine d'années plus tard. C'est qu'il y a eu le Black Monday de 1929 et la Grande Dépression. Charlier se pose donc la question : « Qu'y a-t-il ici de changé depuis la crise²⁰ ? »

¹⁸ W. Whitman, *Poèmes*, version française de Léon Balzagette, Paris, Éditions de l'Effort Libre, F. Rieder & C^{ie}, 1914, p. 14-15.

¹⁹ Romains, *op. cit.*, p. 186 sv.

²⁰ Charlier, *op. cit.*, p. 89 sv.

D'une part : « Mêmes foules hâtives, d'une même correction uniforme, semblant toujours courir à des affaires également pressantes. Mêmes étalages indéfiniment variés, allant du magasin de grand luxe, à l'instar de Londres ou de Paris, au modeste *drug-store*, qui offre à la fois des réveils-matin, de la crème à la glace, de la pâte dentifrice et des repas à prix fixe. » Les trains ont conservé l'air conditionné qui permet aux U.S.A. de dépasser l'Europe dans la recherche « d'un confort raffiné ».

Cependant, « à y regarder de plus près », ce luxe montre « moins d'éclat ». Ainsi : « Le temps n'est plus où les bijoux d'or étaient laissés aux nègres, le platine seul étant réputé *gentlemanlike*. » En d'autres termes, même le beau monde se trouve réduit, en 1938, à faire étalage de parures plus communes, pour briller. Une certaine régression a marqué le commerce et le trafic. « Moins d'affluence dans les restaurants chers. » Les « lieux de plaisir » sont moins fréquentés. Moins de voyageurs empruntent les chemins de fer malgré les « gros efforts » consentis « pour réduire leurs tarifs ». « Puis – spectacle inconnu jadis – il y a, dans la plupart des grandes villes, des mendiants, avoués ou honteux. Pas très nombreux, sans doute, ni d'une détresse fort affligeante, mais il y en a, et c'est un fait nouveau. »

Pour réduire les fractures sociales, l'Amérique prodigue les taxes. Charlier est frappé par leur nombre et leur variété. « Elles vous poursuivent comme un essaim de mouches tenaces. » On paie 3 % toute dépense, « quelle qu'elle soit ». On imagine ce que peut produire cet impôt « dans un pays de 120 millions d'âmes ». « Or, il suffit à peine à secourir des misères parfois cruelles. À l'heure actuelle, dans le seul État de Californie, qui passe pourtant pour favorisé, plus de 800.000 individus, soit 14 p.c. de la population, vivent de secours obtenus soit de l'État, soit du gouvernement fédéral. »

Ces questions s'inscrivent dans les programmes de gouvernement que présentent Républicains et Démocrates en vue de la désignation du futur président, en 1940. Charlier écrit en juillet 1938: « Faute roi ou de princes, les Américains numérotent leurs Congrès. Celui qui vient de se séparer fin juin est le 75^e depuis la fondation des États-Unis. Ça été aussi, disent les grincheux, le plus coûteux de tous. Car il a voté des dépenses pour quelque 12 milliards de dollars. »

Maurois considère la même question des élections à partir d'un entretien avec une personnalité politique de haut niveau. Il peut en effet se prévaloir d'une

conversation, tenue à Chicago le 12 mars 1939, avec « H..., ancien président des États-Unis ». Herbert Hoover avait en effet occupé cette fonction, en tant qu' élu républicain, de 1929 à 1933. Il avait affronté en vain Roosevelt lors des élections de 1933, mais il avait gardé l'espoir d'une réélection et avait mené sa campagne sur la mise en cause du *New Deal* de son successeur, qu'il accusait de « marche en avant vers le socialisme » et d'atteinte aux libertés individuelles.

Cependant, son image était ternie parce que trop associée à celle de la crise de 1931, dont « il n'était pas responsable », souligne Maurois. L'écrivain français le trouve du reste intéressant et sympathique. « Une fois de plus », écrit-il, « je constate la vérité de mon axiome : 'Tous les hommes gagnent à être connus' ». Il conclut la rencontre par : « Roosevelt et lui sont des rivaux dignes l'un de l'autre, des boxeurs de même classe... ».

LA BATAILLE ÉLECTORALE ET LE SOCIALISME À L'AMÉRICAINNE

« Sur quelles questions va s'engager la bataille électorale ? », reprend Charlier. Le Congrès a fait face aux séquelles de la crise en adoptant « un système spécial d'assurance contre le chômage en faveur de 900.000 travailleurs des transports ».

Ceci a imposé, « un peu contre le gré du Président Roosevelt, une nouvelle loi de finances, un peu moins dure pour le capital, et en particulier pour les trusts ». Comme les fermiers souffrent beaucoup de la situation, on a promulgué des mesures à leur avantage. On leur a accordé des prêts « pour leur permettre de ne jeter l'excédent de leurs récoltes sur le marché à un moment inopportun » – ce qui pourrait entraîner « une basse éventuelle des prix ». La disposition a déplu aux Républicains qui dénoncent l'« Agricultural Additional Administration act » – le « AAA bill » – « comme parfaitement inutile » et totalement électoraliste.

La critique que suscite le « AAA bill » n'est cependant pas comparable, pour la virulence, à celle qu'a déchaînée, dit Charlier, le « Wage-and-Hour bill », c'est-à-dire l'« Acte sur le salaire et l'heure ». Le « projet » visait à établir le montant minimum que chacun pouvait gagner par heure, lequel était fixé selon les États et dépendait également du moment du travail, s'il était effectué en heures supplémentaires, durant le week-end, etc. La « chaude bataille » que suscita le *bill* mit en évidence « la grosse question des rapports du capital et du travail qui se trouve désormais portée au premier plan ».

Ces rapports tiennent dans des chiffres dont Charlier fait état. Ceux-ci révèlent un « fait désolant » : « à l'heure actuelle un tiers des familles américaines ne disposent plus du revenu minimum considéré comme indispensable à une vie décente ». Le « Wage-and-Hour bill » entend y remédier en partie : l'industrie fixe « un minimum de salaires, tout en limitant, du même coup, les heures de travail ». Il s'agit en somme de travailler moins pour gagner le minimum. Était-ce déjà trop demander aux membres du Congrès ? « Approuvé par le Président, ce projet est venu devant la Chambre, laquelle a commencé par le renvoyer en commission pour supplément d'études, ce qui était une façon polie de l'enterrer. »

Il advint que le « triomphe inattendu » d'un membre du parti démocrate, en Floride, contraignit les républicains à un rétropédalage. Un nouveau projet stipula « que, dans trois ans d'ici, certaines catégories d'employeurs ne pourraient plus payer des salaires inférieurs à 40 cents de l'heure, ni faire travailler plus de 40 heures par semaines ». La remise dans le temps s'accompagnait, comme il est d'usage, de « dispositions transitoires » : « on aurait procédé par paliers », en partant de 25 cents et de 44 heures. On peut toujours miser sur un changement de parcours...

Les délais étaient aussi assortis de restrictions catégorielles. Rien ne sert de courir quand un règlement du travail est si compliqué à mettre en marche. « Ses dispositions, d'autre part, n'étaient pas applicables aux salariés des gouvernements, aux ouvriers des transports, des industries saisonnières, de la pêche et de quelques autres, et elles excluaient, en termes exprès, toutes les petites industries, c'est-à-dire celles qui n'exercent leur activité que dans un seul État. » Quand on songe à la récolte du coton, on se demande à qui pouvaient finalement profiter ces mesures sociales à terme.

LE « RUISSELLEMENT » CAPITALISTE « DE HAUT EN BAS »

La forme de peau de chagrin que prend le « Wage-and-Hour bill » n'inspire cependant pas de préoccupation ou d'inquiétude à Charlier. « Même ainsi limité dans son action, le projet d'en devait pas moins améliorer très sensiblement la situation de trois millions de travailleurs, vivant dans le sud du pays. »

Aussi bien les défenseurs du plan le justifiaient-ils par ce qu'on appelle aujourd'hui le ruissellement bénéfique « de haut en bas ». Le projet « développerait la consommation en augmentant le pouvoir d'achat », ce qui « diminuerait le chômage »

et « servirait ainsi, en dernière analyse » – ou en premier objet – « les intérêts des industriels eux-mêmes ». Mais leurs adversaires ne mettaient pas moins en avant, au nom des mêmes intérêts, ce qu'on dénonce aujourd'hui comme la fuite des industriels et le retrait des capitaux. De telles dispositions feraient augmenter le chômage « en obligeant nombre d'usines ou à fermer leurs portes, ou à remplacer la main-d'œuvre humaine par des machines ». L'inflation suivrait et le pouvoir d'achat souffrirait de « la majoration fatale des prix de revient ». Débat déjà « devenu classique » sur « des airs connus », commente à juste titre Charlier.

Celui-ci entend se pencher plus précisément sur la question économique et sociale qui se pose. Le Sud n'est pas le Nord. Si les salaires y sont « sensiblement plus bas », ceci est équilibré par le fait que « la vie est beaucoup moins chère ». Par ailleurs, « les entreprises y sont souvent fort distantes des centres de consommation », de sorte que « la production à bon marché » s'avère également nécessaire « pour compenser de lourds frais de transports ». Les « industriels du Sud » ont donc vilipendé une stabilisation des salaires qui ne pouvait que les léser et constituer une « tentative d'oppression » de leurs États par le Nord. Un climat de forte tension gagnait les uns et les autres. On se serait cru, conclut Charlier, « à la veille d'une nouvelle guerre de Sécession... ».

Finalement, le Congrès a adopté un plan « sensiblement moins radical ». Le maximum de 40 heures ne sera atteint qu'à partir de la troisième année, « mais le minimum de 40 cents ne se trouvera acquis qu'au bout de sept ans », sauf en cas de nouvelles « circonstances ». La décision, par rapport au projet, « n'en consacre pas moins les principes essentiels ».

Le progrès social et humanitaire entre dans la Loi. « Une autre disposition du projet voté interdit le travail, dans les mines et les usines, des jeunes gens des deux sexes de moins de 16 ans ; ceux de 14 à 16 pourront néanmoins y être admis en dehors des heures d'école et moyennant autorisation. » Respect de la méritocratie éducative. « « Dérogations. » « Clause de style. » Le projet « semble maintenant – ô surprise ! – satisfaire tout le monde ». Sauf les caricaturistes chagrins, doit bien noter Charlier. Un dessin du *New York Times* « montre le Congrès sous les traits d'un pêcheur qui rentre assés pénaud en ne rapportant à sa ménagère que du menu fretin ? Et celle-ci de s'écrier, furieuse : 'Et où est ce grand poisson dont vous m'aviez parlé ?...' »

LE W.P.A. : RÉUSSITE ARTISTIQUE ET HONTE EUROPÉENNE

Il s'agit ici d'équilibrer l'image du *New Deal* de Roosevelt par celle que donne Charlier d'un autre important volet de la politique sociale du président – entreprise tant chantée par le blues des années 1930 : le W.P.A. Le « Works Progress Administration », écrit Charlier, est « un vaste et puissant organisme créé de toutes pièces par le gouvernement actuel pour résorber le chômage en organisant et en finançant des travaux utiles dans les domaines les plus divers de l'activité humaine²¹ ». « La plus grande originalité peut-être de cette institution américaine, c'est ce qu'elle a fait, avec une ingénieuse sollicitude, pour aider les écrivains et les artistes à supporter les maux de la Crise. »

Plus de 5.000 artistes ont été « chargés d'orner les édifices publics », ce qui a entraîné « un véritable renouveau de l'art décoratif, et en particulier de la fresque ». Deux expositions en témoignent : « à la 'Philipps Memorial Gallery' de Washington », en 1936, et « celle qui vient de s'ouvrir à Chicago, et qui comprend près de quatre cents numéros ». Par ailleurs, des écoles ou des cours d'art ont été ouverts à tous et un peu partout.

Maurois note également : « Il est impossible de ne pas admirer le prodigieux effort qui a été fait par l'Amérique, depuis cinquante ans, pour se donner une culture artistique²². » Ceci se mesure dans « l'amour de la peinture », et « les progrès du goût sont rapides ». « Autrefois les musées américains devaient subir les caprices des hommes qui les enrichissaient. Telle collection, où les chefs-d'œuvre se mêlaient aux horreurs, était exposée tout entière parce que le donateur avait exigé qu'on ne la divisât point. » « Mais cela devient rare. Musées et grandes collections privées sont administrés par des conservateurs très savants. On ne peut rien imaginer de plus raffiné que, par exemple, la présentation de la Collection Frick. Peu de tableaux, tous admirables, depuis les Fragonard de Grasse jusqu'à trois Vermeer qui sont les plus beaux du monde ; une maison sobre et bien meublée, toujours pleine de fleurs fraîches ; des concerts, des conférences... »

Charlier enchaîne : « Les musiciens ne sont pas davantage oubliés. La même administration tutélaire organise des concerts, pour lesquels elle a engagé quinze mille

²¹ Charlier, *op. cit.*, p. 155 sv.

²² Maurois, *op. cit.*, p. 45 sv.

exécutants, plus un certain nombre de critiques musicaux, chargés d'établir les programmes. Elle a formé quinze ensembles de musique de chambre et quatre-vingt-un orchestres de danse et de théâtre. Elle a appointé des compositeurs pour la fournir de musique nouvelle, et aussi des copistes, des bibliothécaires et jusqu'à des relieurs. En outre, elle fait donner une instruction musicale gratuite par un nombre considérable de professeurs à ses gages. Rien que pour le grand New York, ces cours comptent deux millions trois cent mille élèves. »

Maurois : « Un amateur de musique est aujourd'hui plus complètement heureux à New York qu'en aucune autre ville du monde. » « Un public nourri de perfection acquiert un goût de plus en plus sûr. L'éducation musicale du peuple américain fait de rapides progrès. » « New York n'est pas, en Amérique, à ce point de vue, une ville d'exception. À Boston, à Philadelphie, à Chicago, on trouve d'admirables orchestres », etc.

« Mais la plus belle réussite de la W.P.A. », reprend Charlier, « c'est encore peut-être ce qu'elle a réalisé en faveur des écrivains ». Roosevelt s'inquiéta dès la Crise « d'assurer du travail aux auteurs en chômage ». Une section littéraire – le « Federal Writers Project » – eut pour consigne « d'élaborer et de mener à bien un projet qui permit d'utiliser les écrivains en produisant quelque chose qui eût, pour le pays tout entier, une valeur durable ».

Ainsi naquit l'idée de faire rédiger des guides des diverses régions qui « devaient précéder et préparer le guide fédéral, qui en serait la synthèse²³ ». Chaque État désigna des directeurs chargés de « recruter les écrivains, à régler et à surveiller le travail de documentation, à préparer et à poursuivre la publication elle-même », sur la base d'un programme fédéral assurant l'unité des publications. « C'est à cette vaste et multiple tâche que l'on utilise aujourd'hui les loisirs forcés de plus de 3.500 intellectuels des deux sexes. »

En trente-trois mois ont été publiés plus de 130 volumes et brochures, à raison de « douze millions de dollars ». Au moment où écrit Charlier, « les guides sont achevés à peu près dans tous les États ». Celui pour l'Idaho a servi de modèle. Celui pour la Nouvelle-Orléans « passe, de son côté, pour le chef-d'œuvre du genre ». On a vendu 4.000 exemplaires de celui du Vermont. On est en train d'achever le guide

²³ Voir <https://libguides.rowan.edu/c.php?g=248106&p=1653082>.

général, qui « aura un millier de pages, comportera 500.000 mots et sera immédiatement traduit dans les principales langues étrangères. »

Conclusion : « En vérité, quand il considère ce que le ‘New Deal’ a réalisé de la sorte en faveur des arts et des lettres, le voyageur venu du vieux monde se sent, au fond de lui-même, quelque peu humilié. » Mais toute médaille a son revers et, parfois, ceux-ci se trouvent démultipliés.

PEAU BLANCHE, PEAU NOIRE

Maurois raconte : « *Retour de Chicago à New York*. Je prends un train célèbre pour sa vitesse : le *Twentieth Century*, qui fait en une seule nuit ce long trajet. » « J’ai emporté, pour le lire : *The grapes of wrath* (*Les Raisins de la Colère*), de John Steinbeck. ». « Le livre est terrible²⁴. » L’écrivain poursuit : « Je lève les yeux. Ce train est le plus beau des trains. Il est bien chauffé en hiver, *air conditioned* en été. Les wagons se nomment *Imperial Château*, *Imperial Lodge*. » « Est-il vrai, comme le dit Steinbeck, que tant de richesse se déplace à travers tant de misère ? J’ai, dans les ruelles de Chicago, entrevu des vies sordides et sans espoir. »

Maurois reprend le résumé des *Raisins de la colère*. Mais le contraste avec la réalité le ressaisit. « Les nickels brillent. Les ventilateurs ronflent doucement. Le train glisse au milieu de plaines immenses et vides. Des nègres polis, adroits, font les couchettes. ‘Deux oreillers ? *Yessir* !... Une tasse de café au réveil ? À quelle heure ?... *Yessir* ! ‘Est-il vrai que tant de douceur se déplace à travers tant d’horreurs ? »

Steinbeck prendrait-il plaisir à accumuler « tous ces détails insupportables » ? « Ses pauvres sont trop pauvres comme ceux de Zola dans *Germinal*. » La littérature américaine a pris cette tonalité d’autocritique ou d’auto-flagellation. « Beaucoup de jeunes écrivains américains, et parmi ceux qui ont le plus de talent, sont ‘méchants’. » Maurois conclut : « Proust dit qu’il y a des écrivains qui sont ‘méchants’. » De là « le succès de Joyce qui leur donne le frisson de l’inintelligible ».

On se souvient que Charlier modulait la perspective égalitaire qu’offre l’Amérique. La réussite est accessible à tous : « À condition toutefois d’avoir la peau blanche. »

²⁴ Maurois, *op. cit.*, p. 50 sv.

Encore une fois, Duhamel a une autre vision de la réalité dans le chapitre intitulé « La séparation des races²⁵ ». Son interlocuteur avoue son scepticisme face à l'intégration des Noirs et au dépassement du fossé qui les sépare des Blancs. « Le problème est insoluble. In-so-lu-ble ! »

Duhamel réagit de manière inattendue et glisse à Monsieur Knickerbocker : « Je n'ai jamais, jusqu'ici, cru bien ferme à la justice immanente. Je ne pensais pas, jusqu'ici, que toute faute fût, en définitive punie. Je trouvais même, dans cet état d'esprit, un élément de pessimisme. Tout ce que vous me racontez fait naître une espèce d'espoir. L'idée que ce crime innombrable de la traite et de l'esclavage, sur lequel est fondée la prospérité américaine, l'idée que ce crime demeure inexpiable et qu'il ouvre dans le flanc du bonheur américain une plaie incurable, cette idée, ne trouvez-vous pas qu'elle est, au point de vue moral, consolante et, somme toute, belle ? / Les oreilles de Mr. Knickerbocker rougissent, puis pâlisent. Il me regarde une seconde, ouvre une bouche pleine d'or et s'absorbe dans une soucieuse rêverie. »

PROPAGANDE ET MANIPULATION MÉDIATIQUE

Charlier se tourne aussi vers les origines des États-Unis pour fonder son régime démocratique. Il invoque Lincoln et son *Adresse inaugurale* du 4 mars 1861 (où le président, par parenthèses, annonce son intention de ne jamais heurter les États du Sud en interférant « dans l'institution de l'esclavage » – un détail dont Charlier ne fait pas état). Il cite aussi Brand Whitlock, « dont la mémoire est chère aux Belges » : l'Américain fut également membre étranger littéraire de l'Académie de Langue et de Littérature. Mais la référence la plus intéressante, ou du moins la plus symbolique, concerne « un des meilleurs essayistes de l'heure présente », à savoir Edward L. Bernays.

Celui-ci a publié en 1928 un ouvrage intitulé *Propaganda*, qui lui a valu le titre, dans un ouvrage américain de 1999, de *Père de la manipulation*. Noam Chomsky a écrit que ce livre apporte « un éclairage important sur certaines des plus puissantes et influentes institutions de l'état industriel contemporain des démocraties

²⁵ Duhamel, *op. cit.*, p. 84-90.

capitalistes²⁶ ». J'en extrais ces quelques lignes : « La minorité a découvert qu'elle pouvait influencer la majorité dans le sens de ses intérêts. Il est désormais possible de modeler l'opinion des masses pour les convaincre d'engager leur force nouvellement acquise dans la direction voulue ». En effet, l'éducation des masses se révèle un échec. « L'instruction généralisée devait permettre à l'homme du commun de contrôler son environnement. À en croire la doctrine démocratique, une fois qu'il saurait lire et écrire, il aurait les capacités intellectuelles de tout diriger. Au lieu de capacités intellectuelles, l'instruction lui a donné des vignettes en caoutchouc, des tampons encres avec des slogans publicitaires, des éditoriaux, des informations scientifiques, toutes les utilités de la presse populaire et les platitudes de l'histoire, mais sans l'ombre d'une pensée originale. »

Il faut qu'un « groupe de citoyens », des « minorités intelligentes » prennent en main la maîtrise du futur. « Le prosélytisme actif de ces minorités qui conjuguent le ressort l'intérêt égoïste avec l'intérêt du public est le ressort du progrès et du développement. »

L'organisation de la propagande donne aussi à Maurois l'occasion d'une autre référence intéressante. Un chapitre intitulé *Constitution* annonce : « L'Amérique a fêté aujourd'hui le cent-cinquantième anniversaire de sa constitution. Le Président a fait un beau discours sur la fidélité des États-Unis à leurs libertés. Selon lui, le principe essentiel, c'est le droit, pour les citoyens, de choisir à intervalles assez rapprochés de nouveaux représentants et un nouveau président. 'C'est là, a-t-il dit, la plus grande différence entre ce que l'on appelle aujourd'hui la démocratie et les autres formes de gouvernement qui, bien qu'elles nous semblent nouvelles, sont essentiellement vieilles, par ce qu'elles constituent un retour au système de pouvoir autocratique auquel fut opposé victorieusement, il y a plusieurs siècles, le système de la représentation²⁷. »

Comme Charlier, Maurois dénonce indirectement la « tyrannie » de certaines formes de gouvernement en citant Roosevelt : Hitler avait été désigné comme « homme de l'année 1938 » par le magazine américain *Times*.

²⁶ E. Bernays, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, Préface de N. Baillargeon, Paris, La Découverte, 2007.

²⁷ *Op. cit.*, p. 56-58.

Mais Maurois entend aussi « compléter ceci par les idées que nous exposait, il y a quelques semaines, à la Sorbonne, le Professeur Ernest Barker, de l'Université de Cambridge ». En dehors d'ouvrages d'histoire sur la théorie politique, il avait publié en 1934 une traduction avec introduction d'un ouvrage magistral : le *Natural Law and the Theory of Society, 1500 to 1800* d'Otto von Gierke (1841-1921).

Baker avait présenté à la Sorbonne les idées suivantes, selon Maurois : « Un pays n'est nullement libre, disait à peu près Barker, parce que, sous forme d'élection, de referendum ou de plébiscite, ses citoyens peuvent voter. Si en même temps un gouvernement y développe les arts, maintenant trop parfaits, de la suggestion massive et de la publicité politique, s'il dispose de la presse, du haut-parleur, de la radio, s'il a le monopole de la formation de la jeunesse, alors c'est en vain que le droit de vote viendra donner à Démos l'illusion du pouvoir. La liberté n'en sera pas moins morte²⁸. »

De telles observations seraient également à discuter. On connaît le texte de Sartre intitulé « Élections, piège à cons », publié en 1973.

DE L'IMPÉRIALISME À LA GUERRE

Charlier intitule un des chapitres traitant de son premier voyage « Impérialisme ?²⁹ ». Le point d'interrogation ne laisse guère de place au doute, si on considère les premières phrases. « Impérialisme, militarisme, colonisation, tout cela est en horreur à l'immense majorité des Américains... » La frontière entre les États-Unis et le Canada paraît en témoigner : « pas un soldat sur cette frontière ! ». Il est vrai qu'il faut, là aussi, distinguer entre le Nord et le Sud. « Je n'ai pas eu l'indiscrétion de demander s'il en allait tout à fait de même sur le Rio Grande, en ces mois de tension américano-mexicaine. » On parlerait plutôt, aujourd'hui, de « haute tension ».

Un Européen, argumente Charlier, serait toujours tenté de comparer « la politique très réaliste de Washington à l'idéalisme généreux de tels propos ». Se

²⁸ On voit comment Barker pouvait désormais viser les moyens mis en œuvre par l'hitlérisme et Goebbels, chargé depuis 1930 de la propagande nazie et depuis 1933 du Ministère de l'Éducation du peuple et de la Propagande. Il est vrai que Maurois distingue, au sein des systèmes démocratiques neutralisés par la « suggestion massive » que distillent les médias, une « méthode anglaise ». Celle-ci suppose en effet l'existence d'une véritable opposition, « reconnue, tolérée et tolérante » permettant « une délibération commune d'hommes qui professent des opinions supposées ». On retrouve ici l'auteur des *Études anglaises* (1927), des *Chantiers américains* (1933), etc.

²⁹ Charlier, *op. cit.*, p. 50 sv.

laisserait-on aller à voir là quelque « hypocrite duplicité » ? « En quoi nous avons doublement tort ». D'une part, une partie de l'opinion publique, qui n'est pas la moins « éclairée », désapprouve une politique d'expansion, « dans ses moyens, sinon dans ses buts »... Par ailleurs, ceux qui soutiennent cette politique ne sont-ils pas fermement convaincus « qu'elle met la force au service du bien et du droit, qu'elle vise à faire, un peu malgré eux parfois, le bonheur de peuples attardés, qu'elle est enfin, pour tout dire d'un mot, une forme d'*international service* » ?

Dans un chapitre intitulé « Politique américaine », Jules Romains pose finalement cette question : « Et ces Américains, pensent-ils à l'Europe, et comment y pensent-ils ?³⁰ » « J'ai eu à cet égard, au total de bonnes surprises. L'on m'avait prévenu que je serais effrayé par l'indifférence et l'ignorance que je rencontrerais, surtout à l'Ouest, touchant nos préoccupations et nos angoisses les plus vitales. » Au contraire, Romains a trouvé ses interlocuteurs « bien mieux informés que je ne pensais du détail des affaires européennes ». Ils sont particulièrement bien disposés envers la France, à laquelle l'Angleterre a tourné le dos en concluant un traité naval avec Hitler. « C'est à cette faute de l'Angleterre que les Américains font remonter l'échec de la Société des Nations dans l'affaire éthiopienne », dont on voit, dit-il, les conséquences pour la paix du monde.

Mais une autre perspective planétaire mérite discussion. « Naguère encore, il était admis qu'au cas d'une guerre entre les nations européennes, l'Amérique, cette fois, n'interviendrait pas », comme en 1914-1918. Mais les choses ont bien changé. Une conviction « gagne du terrain » : « quand la guerre aura éclaté en Europe, si ce malheur se produit, ou dans un autre endroit *vital* du monde, rien ne pourra l'empêcher de se répandre ; et les États-Unis, tôt ou tard et malgré eux, seront entraînés à y participer. Le sentiment n'est pour rien là-dedans ; c'est une matière de fait. La propagation du fléau se fera par Dieu sait quelles voies peu importe. Elle aura lieu. »

CONCLUSION

L'éclatante réussite américaine dans le domaine des sciences, de l'industrie et des arts, dont il a été fait état à propos de la W.P.A., est inévitablement ramenée aux formes

³⁰ Romains, *op. cit.*, p. 204 sv.

actuelles de l'*international service* dont parle Charlier. Comment séparer ces deux pôles de la modernité, en masquer les contradictions, nier l'inévitable horizon qu'ils dessinent ?

Duhamel, dans ses réflexions liminaires sur la civilisation, ne manque pas mettre en évidence à quel point les plus hautes réalisations de l'homme et ses meilleures inventions « sont susceptibles, entre des mains scélérates ou malhabiles, de se transformer en instruments de souffrance et de mort ». L'art peut « fournir aux coquins des arguments et des armes ». On ajoutera aujourd'hui, après la deuxième guerre mondiale et la shoah, que la stratégie nationaliste la plus « venimeuse » – pour employer un terme dont use Duhamel – peut surmonter jusqu'à faire douter de leur vérité, la musique de Beethoven « ou même le céleste Jean-Sébastien Bach ». Ce ne serait pas non plus la première fois que le « génie scientifique », comme dit Duhamel, aurait emprunté le vêtement de la plus abjecte « félonie ».

On n'a pas quitté le terrain de la *propaganda* de Bernays. En période de guerre avec l'Ukraine et d'extension géopolitique de l'OTAN, comme lors du renversement du Guatemala ou de la guerre du Viêt Nam, on peut croire qu'une même ligne continue est tracée vers aujourd'hui ou un futur proche.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Daniel Droixhe, *Gustave Charlier, Georges Duhamel, André Maurois, Jules Romains et l'Amérique (1920-1940)* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>